

L' Abeille.

4me. Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

4me. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 19 Février, 1852.

No. 17

LUI.

II.

A Rome, où du sénat hérite du conclave ;
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs
[de lave,

Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant,
Il est partout ! --- Au Nil je le retrouve encore ;
L'Egypte respandit des feux de son aurore ;
Son astre impérial se lève à l'Orient

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,
Prodige, il étonna la terre des prodiges
Les vieux scheiks vénéraient l'émir jeune et prudent ;
Le peuple redoutait ses armes inouïes ;
Sublime, il apparut aux tribus éblouis
Comme un Mahomet d'occident.

Leur féerie a déjà réclamé son histoire.
La tante de l'Arabe est pleine de sa gloire.
Tont Bedouin libre était son hardi compagnon ;
Les petits enfans, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissent à son nom.

Parfois il vient, porté sur l'ouragan humide,
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans
Là, son ombre éveillant le sépulcre sonore,
Comme pour la bataille y ressuscite encore
Les quarante siècles géants.

Il dit : debout ! soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive
Satrapes, pharaons, mages, peuple glorieux
Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte ;
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
Tout devient monument ; il passe sur le sable :
Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert,
Que l'Aquilon sans cesse y fatigue son aile !
Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert.

Victor Hugo.
[à continuer.]

COLONISATION DES BOIS-FRANCS

DANS LES

TOWNSHIPS DE L'EST.

Sol Canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplé !
Isidore Bédard.

Lorsque nos pères quittant le beau pays de France, vinrent s'établir sur les bords de la grande rivière du Canada, ils eurent sans doute à essayer bien des peines, à endurer bien des fatigues avant de voir de riches campagnes remplacer les épaisses forêts qu'ils trouvèrent sur les bords du St. Laurent. Il leur fallut du courage car ils avaient à combattre d'infatigables ennemis dans les indigènes déterminés à tout tenter pour chasser ces nouveaux ennemis de leur liberté. Mais nos pères venaient de la France et de plus

Etaient l'élite des guerriers,

ils ne devaient donc point craindre la sauvage audace de l'indomptable Iroquois. Aussi, toujours en garde contre l'astucieuse valeur de ce dangereux ennemi, l'histoire nous les représente tenant d'une main la charrue et de l'autre l'arme avec laquelle ils protégeaient leurs familles et leurs moissons.

Aujourd'hui les champs qu'ils ont arrosés de leurs sueurs devenant trop étroits pour contenir leurs enfans, ceux-ci se voient forcés à leur tour de chercher non pas loin de leur patrie, mais au sein même du Canada une nouvelle terre de liberté. Plus heureux que leurs pères sous un rapport, ils pourront s'établir en paix sur le sol qu'ils vont défricher ; ils n'auront point à faire usage de cette valeur chevaleresque qu'ils ont reçue comme un précieux héritage et dont ils "n'ont jamais flétri les lauriers," puisque les ennemis qui ont disputé avec tant d'acharnement les bords du St. Laurent, ne sont plus. Mais de nouveaux obstacles et de nouveaux ennemis vont se présenter à eux et ce sera le même courage et la même persévérance pour y résister.

Voyons les prendre possession de cette riche et grande étendue de terres habitables qui forment la partie des Townships de l'Est connus précédemment sous le nom de bois-francs.

En 1833 quelques chasseurs Canadiens, poursuivant l'original au sud du fleuve derrière les paroisses de St. Pierre-les-Becquets et de Gentilly, franchirent dans leur ardeur une savane de trois lieues de profondeur au sud de la rivière Bécancour et pénétrèrent pour la première fois dans les forêts de Sommerset et de Stanfold qui, avec les townships voisins, forment ce qu'on a d'abord si proprement appelé les bois-francs. A la vue de ces arbres gigantesques et tels qu'ils n'en avaient jamais rencontrés, l'admiration de ces chasseurs fut à son comble. La forêt qu'ils parcouraient était comme une de ces belles et riches plantations auxquelles l'art et le goût savent donner un aspect riant et varié. L'orme, le chêne, l'érable, le merisier, le pin, le frêne et le noyer faisaient le plus bel ornement de ce parc immense

que la nature seule entretenait dans une propreté et une élégance princière. La hauteur et la grosseur de ces arbres, au verdoyant feuillage indiquaient la richesse d'un sol propre à toute espèce de culture et de productions. Dans l'ivresse de leur joie ils allaient et venaient en tout sens comme pour en prendre possession, se félicitant mutuellement de leur découverte, et faisant répéter aux échos étonnés les hurras les plus joyeux. C'était bien le moment pour eux de s'écrier avec un de nos poètes :

O mon pays ! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri !

Dans un temps surtout où le manque de terres dans les seigneuries forçait déjà la jeunesse Canadienne de passer à l'étranger, leur découverte était une mine précieuse. Aussi, de retour dans leurs paroisses, nos chasseurs, comme autrefois les douze députés de Moïse, commencèrent aussitôt à exalter la richesse de la terre qu'ils venaient de découvrir, plus heureux d'annoncer cette nouvelle terre promise que de montrer les trophées de leur chasse. Leur récit persuasif et plein d'enthousiasme d'une terre où semblaient devoir couler le lait et le miel, engagèrent bientôt quelques particuliers à aller s'y établir. Ce fut là le commencement de ce continu mouvement vers les townships qui va toujours croissant et continuera ainsi, il faut espérer, jusqu'à ce qu'enfin, sous la direction des vrais amis du pays et sous la protection d'un gouvernement sage et éclairé, toute cette vaste étendue de terres habitables et fertiles soit couverte d'heureux et paisibles cultivateurs Canadiens ; ou selon la poétique pensée de l'éloquent promoteur de l'œuvre si éminemment patriotique de la colonisation, j'usqu'à ce que l'on voie briller la croix du clocher et que l'on entende sonner l'angélus du soir depuis l'extrémité des seigneuries au sud du fleuve, jusqu'aux frontières de l'est, et depuis les bords de la rivière Chaudière et du lac Mégantic jusqu'à la ville de St. Hyacinthe.

Il en coûtait cependant à ces braves pionniers de la colonisation de s'éloigner